

Ne pas avoir peur des identités multiples et des communautés autochtones

Catherine Lemire

Volume 31, numéro 1, 2019

L'autochtonisation pour préparer un avenir commun

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1059133ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1059133ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemire, C. (2019). Ne pas avoir peur des identités multiples et des communautés autochtones. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 31(1), 173–177. <https://doi.org/10.7202/1059133ar>

Ne pas avoir peur des identités multiples et des communautés autochtones

Catherine LEMIRE

Je suis autochtone. Je l'ai toujours su, parce que physiquement je suis plus foncée, je suis métissée. On m'a toujours demandé si je suis Brésilienne, Indienne. J'ai des ancêtres du Québec, de la France, des Franco-Canadiens des États-Unis, j'ai des ancêtres Métis et des ancêtres nêhiyawak du Traité 6. J'ai grandi en sachant que je fais partie de ce mélange, et je sais que je ne suis pas la seule. Plusieurs francophones ici dans l'Ouest ont des racines autochtones, parce que nous avons vécu ensemble. Je voyage beaucoup dans le nord, j'entends des noms comme Bélanger, Pelletier, Lemaigre, Mercredi, Arcand, Morin: nous avons des racines communes. Et les Morin venaient du Québec – il y a un gros livre publié par l'Institut Gabriel Dumont sur la famille, je vous encourage à aller voir! Dans mes voyages, j'ai remarqué que les gens ne connaissent pas leurs racines. J'ai de la chance, je suis issue d'une famille mordue de la généalogie, j'ai travaillé pour la Nation métisse dans le centre de généalogie et j'ai fait des recherches aux Archives à Ottawa pour retrouver du matériel pour que les gens puissent retracer leurs origines pour obtenir leur statut de Métis.

Je suis une Indienne certifiée: j'ai obtenu un certificat de statut indien. C'est drôle, c'est comme ça que le gouvernement marche. On te dit: toi oui, toi non. Tu peux être certifiée ou non. Ce sont des étiquettes. Mais c'est aussi ce que je suis et je reconnais mes racines.

J'ai une grande connexion à cette terre et au Traité 6. Mon arrière-arrière-arrière-mushum a signé le Traité 6, avec un «X» comme tous les autres chefs et les conseillers de bande l'ont fait. Ça s'est déroulé juste à une heure et demie de Saskatoon. Son nom était Tahwahpiskeekahppow. Mon mushum a donné ce nom à mon frère aîné, qui signifie en Cri «homme entre deux

montagnes». Et c'est drôle parce que mon frère est un homme entre deux montagnes. Il est un Lemire, un francophone, et il est nêhiyaw, Cri.

Je suis de racine métisse, beaucoup de Métis et Cris sont métissés aussi dans le coin du *Traité 6*, et je fais partie de la bande *Red Pheasant*. Ma *kookum* et mon *muchum* ont des ancêtres Métis, alors je pourrais être certifiée Métisse aussi. Mais même avec ces racines métisses, j'ai un arrière-arrière-arrière-grand-père, Cyril Bousquet, qui avec ses deux frères s'est battu à Batoche, dans la résistance. Apprenant ça, je me suis sentie spéciale: je fais partie de l'histoire du Nord-Ouest canadien, je fais partie du commencement de la province. On me questionne toujours sur mes origines, surtout du fait que je parle français. On me demande: «pourquoi parles-tu français?», «où est-ce que t'as appris le Français?» Je pense que les gens oublient qu'on peut avoir des identités multiples. On peut être francophone et autre chose! Et j'ai l'impression que la communauté ici, en Saskatchewan, fait comme si les francophones avaient seulement une identité. Je pense que c'est ça qui crée des problèmes. Les gens ne veulent pas s'identifier, ne se sentent pas à l'aise de faire partie de plusieurs communautés.

Je suis allée à l'École Canadienne-française, l'unique école francophone de Saskatoon, au primaire et au secondaire. Ce n'est pas pour ça que je parle français, mais parce que je l'ai appris à la maison, c'est ma première langue. Dans ma famille – j'ai une sœur et un frère aîné –, nous étions les seuls enfants de couleur à l'école. Je suis contente qu'avec l'immigration, il y a maintenant aussi des Africains et d'autres enfants métissés. Nous étions les seuls, et ce n'était pas toujours plaisant. Par contre, quand nous allions à Batoche, il y avait des activités autochtones. J'avais toujours une fierté, je pouvais allumer le foin, j'avais toujours une fierté même si je me sentais à part. J'ai grandi sachant que j'étais francophone et autochtone, mais j'ai été élevée dans une société blanche, j'allais à une école francophone, je faisais partie de la paroisse catholique, où j'ai appris à jouer de l'orgue avec les sœurs. Je voulais rappeler que la langue renforce l'identité. Je sais que les francophones dans le temps ont lutté pour la langue française, parce que pour la génération de mon père, c'était interdit d'apprendre le français à l'école. Je crois que c'est pour ça que les gens ont lutté. Toutes ma famille est exogame, mes

cousins ont un parent francophone et un parent anglophone, mais nous parlons français. La langue renforce mon identité francophone, mais malheureusement je parle seulement un peu de Cri, de ce que j'ai appris à l'école, parce que ma mère a peut-être été victime de la rafle des années soixante. Et ça me brise le cœur. Ça m'a vraiment affecté; je m'en suis rendu compte il y a seulement deux ans, et on en parle maintenant.

Ma mère a été adoptée à neuf ans, elle est d'une famille de douze enfants, et elle était la seule qui ait été arrachée à ses parents. Ses frères et sœurs ont été élevés par leurs parents. Elle était la seule qui a été arrachée, ce qui veut dire qu'elle a perdu sa langue, alors qu'au départ elle parlait seulement le Cri. Elle a été adoptée par son enseignante. On lui a dit en deuxième année, alors qu'elle vivait encore à Red Pheasant, qu'elle allait compléter son année scolaire avec son enseignante. Donc ma mère a déménagé à North Battleford au début des années soixante. C'est un monde différent: à Red Pheasant il n'y avait pas d'électricité, il n'y avait pas d'eau, son père faisait de la trappe, elle parlait sa langue Crie, et c'est une femme d'origine polonaise ou ukrainienne qui l'a adoptée. Alors son enseignante ouvre sa maison et ma mère complète sa deuxième année à l'école. Elle n'a pas le droit de participer à des événements autochtones: il y avait un grand pow-wow très populaire à North Battleford, où elle n'avait pas le droit d'aller. Pendant la récréation, elle voyait sa mère à travers la cour d'école. Quand sa mère venait faire des commissions, c'est le seul moment où elles pouvaient se voir, à la récréation, à travers une grille.

J'ai toujours su que ma mère avait été adoptée, mais j'ai compris récemment ce qui a vraiment eu lieu, parce qu'elle n'en parle pas. Ma mère sourit toujours, pour elle la vie est belle, mais je sais que ça a causé des malheurs dans sa vie et je pense que c'est pour ça qu'elle nous a élevés dans la langue et la culture de son mari, qu'elle aimait beaucoup, parce que l'anglais c'est la deuxième langue de mes parents. Ça a été comme une révélation et depuis deux ans je pense aux implications de ces rafles des années 60. Nous n'en parlons pas, parce que c'est très sensible pour nous. Mais j'aimerais comprendre comment elle a vécu, comment elle se sent.

Cette assimilation a affecté plusieurs générations. Elle m'affecte, mais j'ai toujours eu une identité autochtone. J'essaie

d'apprendre le Cri, j'ai pu assister à des célébrations et des traditions criées et des célébrations métisses. Je suis contente que ma mère n'ait pas été cicatrisée, qu'elle m'a permis de toucher à la culture qu'on lui avait arrachée. J'ai connu mon *mushum* et ma *kookum* parce que ma mère a reconnecté avec sa famille à dix-neuf ans. Comme je le disais, à huit ans elle est allée compléter son année chez sa maitresse, et à la fin de l'année scolaire elle pensait retourner à la réserve. Mais sa maitresse l'a plutôt amenée à travers le pays: elle est allée au Québec, il y avait l'Expo en 1967, elles sont allées aux Maritimes et *what do you know!* c'est le mois de septembre, on va retourner en classe. L'année suivante, elle s'est fait officiellement adopter. Elle pensait qu'elle finirait seulement son année, mais elle n'est jamais retournée à la réserve. C'est une histoire commune en Saskatchewan, beaucoup d'enfants ont été victimes de ces rafles. Toutes ces choses m'ont formée, j'en suis contente

Pour ce qui est de la réconciliation, on en parle, on en parle, on en parle, on devrait faire ça... on a identifié ces choses... La vérité, la réconciliation, c'est beau: on parle des pensionnats, on parle des rafles maintenant, et ça affecte aussi les Métis parce qu'on est autochtones, on est pareils; je ne vois pas pourquoi le gouvernement ne le sait pas. Mon ancien patron, Robert Doucette, va en cour pour le faire reconnaître.

Mais je crois que la communauté francophone ici, en Saskatchewan, ne devrait pas avoir peur d'approcher les autochtones. On se demande comment se réconcilier – même hier au colloque, on marchait sur le bout des pieds, on se demandait si on peut enseigner des contes. Nous sommes autochtones, nous ne sommes pas un sujet, on n'a pas besoin d'avoir peur. Pourquoi est-ce que cette société a peur d'offusquer? C'est ce qui me dérange. Ça m'offusque quand j'ai le pressentiment que quelqu'un a peur d'offusquer. Ce n'est pas normal, surtout que les francophones et les autochtones faisaient partie des mêmes peuples. Nous étions pareils, nous avons lutté pour les mêmes causes. Il faut reconnaître nos similarités.

Il faut aussi se prononcer. J'ai été déçue que la communauté fransaskoise n'ait rien dit après le procès de Gerald Stanley: pourquoi pas? Vous avez peur de m'offusquer parce que vous étiez d'accord avec la décision? Je m'en fous de la décision, mais ça aurait été bien de se prononcer et de partager quelques mots.

Sans en parler, on donne l'impression que la communauté fransaskoise ne se sent pas concernée. C'est mon impression – et je fais partie de la communauté fransaskoise. Il ne faut pas avoir peur, c'est comme ça qu'on peut se réconcilier!

Je pense que c'est bien, ce dialogue, que c'est un début, mais je pense c'est un dialogue qui va dans un seul sens. On ne dit jamais ce qu'on veut, on me dit toujours «parlez-moi de vous», «parlez-moi de ce que vous aimeriez que les autres connaissent». Je veux savoir ce que *vous* voulez. Qu'est-ce que vous voulez savoir? Qu'est-ce que vous voulez apprendre? Je crois qu'il faut ouvrir ce dialogue pour la réconciliation. On étudie et on sait comment définir les termes «autochtonisation» et «réconciliation», mais on ne sait pas toujours comment les appliquer.

Catherine Lemire est Crie, Métisse et Fransaskoise originaire de Saskatoon. Catherine a fréquenté l'École canadienne-française et a entrepris des études en littérature française à l'Université de la Saskatchewan. Pendant les derniers huit ans en tant qu'employée du gouvernement du Canada, Catherine a travaillé avec des communautés francophones et autochtones du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et des Territoires du Nord-ouest. Catherine a développé le rôle de coordonnateur autochtone au sein de son organisation, ce qui a ensuite été adopté à l'échelle nationale.